

PENSÉE DE MAI

Hier, c'étaient l'hiver et la bise plaintive.
Le vent du nord tordait les arbres dépouillés,
L'hirondelle avait fui, palpitante et errative.
Vers les horizons bleus, les cieux ensoleillés.

Aujourd'hui, la voilà dans son nid revenue.
L'hirondelle. Elle vient demeurer parmi nous.
Elle a vu le soleil, la blancheur de la nue.
Elle a senti l'air tiède et les rayons plus doux.

Les roses du jardin sont déjà près d'éclorer.
Désormais le rossignol a répété son chant.
Dans l'herbe on aperçoit les larmes de l'aurore.
On contemple en rêvant les beautés du couchant.

La colombe a donné des baisers pleins d'ivresse.
Jeune femme au front blanc, dans vos regards voilés,
J'aperçois plus d'amour, je lis plus de tendresse
Et les secrets du cœur tendrement révélés.

Le flot dans un soupir vient mourir sur la grève.
Les sources ont frémi, les bois ont murmuré.
Il est doux, ô mon âme, il est doux comme un rêve
De parler de l'amour le langage doré.

Aimons et jouissons, et lorsque l'hirondelle.
Inquiète et craignant l'approche des autans,
Ayant vu ses petits voler loin de son aile,
Quittera notre hiver pour des cieux plus éléments.

Laissons-la s'envoler vers de nouveaux rivages.
Et ne lui disons pas un éternel adieu.
Elle illustre à nos yeux deux exemples bien sages : —
La constance en l'amour, la confiance en Dieu.

EDOUARD HUOT.

ROSALBA

ou

DEUX AMOURS

ÉPISE DE LA RÉBELLION DE 1837

CHAPITRE VII

SAINT-DENIS

Le mois de septembre était arrivé, apportant des signes certains d'un conflit inévitable. Les cultivateurs avaient amassé leur récolte, leurs familles étaient pourvues de provisions, et ils pouvaient entreprendre une longue campagne d'hiver.

L'hésitation qui existait au début dans le camp des insurgés était finie. Debartzch, à la maison duquel, à Saint-Charles, on avait adopté un projet de gouvernement provisoire, tourna le dos au danger et se réfugia avec sa famille à Saint-Ours. Papineau et O'Callaghan s'opposèrent énergiquement à toutes manifestations militaires, prétendant que le pays n'était pas préparé. Mais on ne les écoutait pas. Les esprits ardents et enthousiastes comme Nelson, Brown et d'autres, dominaient les masses, et leur cri de ralliement était : "Aux armes !"

On s'est souvent demandé pourquoi Saint-Denis et le village voisin de Saint-Charles avaient été choisis pour rendez-vous et quartiers-généraux des partis. Stratégiquement, la position était mauvaise, parce que l'on pouvait l'attaquer aisément de front, en faisant sortir les garnisons de Sorel et de Chambly, et qu'elle n'offrait pas de chance de retraite, en arrière, à travers la zone étroite des cantons de l'Est qui la sépare avec les États-Unis. La réponse à cette question est bien simple. Ces points étaient choisis sans aucune délibération, uniquement parce que Nelson, l'âme du mouvement, résidait à Saint-Denis.

Wolfred Nelson était un homme supérieur. Ses partisans se tenaient serrés autour de lui avec cette confiance qu'inspirent toujours les grands talents et un noble caractère.

Les autorités éprouvaient naturellement une certaine répugnance à relever le gant qui leur avait été jeté. D'abord, les troupes régulières étaient en très-petit nombre dans le pays, trop peu nombreuses s'il y avait un soulèvement général. Ensuite, une démonstration hostile pouvait augmenter l'exaspération au lieu d'inspirer la terreur. Pendant longtemps, le gouvernement crut donc devoir agir prudemment et avec patience. Mais vers la fin d'octobre, il résolut tout-à-coup d'employer l'énergie. Le plan de campagne était excellent. On devait attaquer les insurgés sur plusieurs points à la fois, les circonvenir et les forcer de se rendre en masse.

Gore devait partir de Sorel, Wetherall de Chambly. Les insurgés, ayant eu connaissance de ce plan d'attaque, résolurent de les contre-carrer en y opposant un double front. Nelson défendrait Saint-Denis contre Gore, et Brown irait à la rencontre de Wetherall à Saint-Charles.

Dans la matinée du 22 novembre, Nelson fit tout-à-coup mander Edgard Martin. Le jeune homme était un de ses meilleurs officiers.

"Capitaine, dit-il, nos éclaireurs m'informent que l'ennemi doit lever le camp à Sorel dans le courant de la nuit. Je veux que vous alliez en avant avec un compagnon fidèle, pour opérer une reconnaissance. Les chemins sont très-mauvais, l'ennemi ne marchera pas vite ; ainsi, je n'attends votre rapport que ce soir."

Cinq minutes après, Martin, accompagné d'un guide qui connaissait le pays, partait pour son expédition. Il se dirigea vers Saint-Ours, où il apprit que Gore était en marche, mais avait pris par les rangs de l'intérieur. Edgard essaya de soulever la population du village, qui avait promis son aide en cas de besoin, mais la population resta impassible. Gagnant alors la campagne, Martin constata plusieurs signes de l'approche de l'ennemi. Les femmes et les enfants fuyaient à travers champs ; les hommes emmenaient leurs attelages le long des routes dans la crainte d'être mis en réquisition. Une ou deux fois, dans les espaces découverts, il avait aperçu de loin les brillants uniformes des avant-

gardes. Il en savait assez pour faire son rapport, il revint à Saint-Denis.

Le village était en émoi. Plusieurs familles avaient fui pendant la nuit. Celles qui restaient avaient pris des mesures pour se mettre à l'abri, parce que Nelson avait décidé de ne pas quitter les limites du village pour s'aventurer en rase campagne avec sa petite troupe. Il n'avait que 800 hommes environ, dont 120 seulement avaient des mousquets ; les autres étaient armés de piques, de fourches et de bâtons.

Enfin, dans la matinée du 23, la colonne anglaise fit son apparition. Nelson fit tous ses préparatifs pour la bataille. Il posta un corps d'élite dans une grande maison de pierre, appartenant à madame St. Germain et située un peu en dehors du centre du village, sur le bord de l'eau. Ceux qui avaient des armes à feu occupèrent l'étage supérieur, tandis que ceux qui n'avaient pas de mousquets faisaient la garde en bas. C'était une grande erreur ; car, si Gore avait pu entamer la maison, tous ceux qui s'y trouvaient auraient péri.

Le premier boulet qui fut tiré éclaboussa la maçonnerie dans toutes les directions, et cinq hommes furent tués. Les autres battirent promptement en retraite. Les troupes avançaient d'un pas ferme, tirant de derrière les maisons ; mais les insurgés se rallièrent après la première défaite, et présentèrent un excellent front de bataille. Gore était furieux. Il avait donné ordre de faire avancer la seule pièce de campagne à sa disposition, mais, par un malentendu quelconque, cet ordre ne fut pas exécuté. Il avait aussi commandé au capitaine Markham d'enlever une distillerie qui gênait ses mouvements sur le flanc, mais Markham fut blessé dans l'attaque et ses hommes vivement repoussés. Martin se distinguait dans cette rencontre, car c'était lui qui commandait les quinze ou vingt Canadiens qui occupaient la distillerie. Bien que blessé à l'épaule par la chute d'un pan de mur de la maison de pierre, on le trouvait partout où ses services étaient requis. C'était lui qui releva dans la rue le pauvre Ovide Perrault, blessé à mort. Lusignan fut tué à ses côtés.

Durant cette partie de l'engagement, les femmes et les enfants avaient cherché refuge au presbytère. Quelques-uns étaient dans les caves ; d'autres dans les chambres noires. MM. Demers et Lecour leur adressaient des paroles d'encouragement quand ils n'étaient pas occupés à soigner les blessés que l'on leur apportait du champ de bataille. Les enfants, n'ayant pas la conscience du danger, bien que les balles tombassent dru sur les toits de ferblanc de l'église et du presbytère, montaient aux greniers pour voir la bataille. Une petite fille de cinq ans, agenouillée près d'une fenêtre, pria Dieu de ne pas permettre aux soldats de la tuer, parce qu'elle n'avait pas vécu assez longtemps. "La vie est si douce !" disait la pauvre enfant.

De bonne heure dans l'après-midi, Nelson reçut des renforts de la campagne, et immédiatement il résolut de prendre l'offensive. Lentement, mais sûrement, les troupes furent délogées des maisons et de derrière les clôtures, et un détachement qui était retranché dans une grange en fut chassé avec pertes.

La fusillade fut très-vive pendant deux heures, après quoi Gore massa ses hommes sur le grand chemin et ordonna la retraite, abandonnant ses munitions et ses blessés. Il aurait bien voulu emporter son canon afin de ne pas laisser de trophée au vainqueur ; mais les chemins étaient mauvais, et deux de ses chevaux d'artillerie avaient été tués ; il dut donc abandonner le canon. Nelson était prudent pour entreprendre une poursuite.

Le capitaine Martin fut envoyé avec quelques hommes pour amener ce canon au village, où il ne resta que quelques jours et fut repris par les troupes anglaises victorieuses.

Nous ne devons pas omettre un événement qui a une certaine importance dans notre récit. Le lendemain de la bataille de Saint-Denis—veille de la bataille de Saint-Charles—on reçut avis, au camp de Nelson, que plusieurs bureaucrates avaient été arrêtés et étaient retenus à Saint-Marc. Samuel Varny était de ce nombre. Depuis plusieurs semaines, il avait été en butte à de mesquines persécutions. On avait fait tuer ses brebis en lançant des chiens sur elles. On avait coupé les jarrets à deux de ses chevaux, et plusieurs de ses vaches avaient mystérieusement disparu. On avait mis deux fois le feu à sa grange, et lui-même avait reçu des menaces personnelles. Ces persécutions étaient l'œuvre de Bavard et de quelques vauriens qui profitaient de l'agitation du moment pour exercer leurs petites vengeances sous le manteau du patriotisme. Inutile d'ajouter que les chefs insurgés désavouaient et condamnaient ses misérables moyens.

Quand Edgard Martin apprit l'arrestation de monsieur Varny, il se rendit immédiatement au quartier général de Nelson, et demanda sa libération. Elle lui fut immédiatement accordée. Martin ne put porter lui-même la bonne nouvelle à M. Varny ; un ordonnance fut chargé de ce message.

M. Varny ne soupçonna jamais à qui il devait sa prompte délivrance, mais Rosalba crut toujours qu'Edgard était intervenu.

La victoire de Nelson sur Gore était importante, sans doute. Si Brown pouvait aussi bien réussir avec Wetherall, la cause était gagnée. Mais cela n'était pas sûr. Wetherall, parti de Chambly, n'avait avancé que lentement, parce que les ponts avaient été détruits sur son passage ; mais on savait qu'il commandait une forte colonne et était muni de deux grosses pièces d'artillerie. A Saint-Charles, les travaux de défense formaient un quadrilatère bordé d'ar-

bres abattus recouverts de terrassements. En avant la rivière, en arrière une montagne boisée ; de plus, la garnison était protégée par la maison et la grange de Debartzch. Les hommes étaient mal armés ; de fait, bien peu avaient des mousquets, et on ne possédait que deux pièces d'ordonnance. La position était bonne, elle était certainement meilleure qu'à Saint-Denis ; mais, nous ne savons comment, dès la première attaque, Wetherall s'empara du mont boisé qui était la clé de la position, et braquant ses canons, il balaya le camp des insurgés. Plus tard, il fit une charge à la baïonnette qui décida du sort de la journée.

Nelson attendait d'heure en heure le résultat de la bataille, quand il vit arriver Brown lui-même, qui venait lui apprendre sa défaite. Tout était perdu sans retour. Nelson dispersa ses hommes et se prépara à fuir lui-même. Sa tête était mise à prix ainsi que celle des principaux chefs insurgés.

(A continuer.)

COURRIER DES DAMES

CE QUI SE PORTE AU PRINTEMPS.—Il n'est pas de saison où il soit plus difficile de s'habiller ; les alternatives de soleil et de glaçons tombés sous la forme de giboulées font que souvent, en cette saison incertaine, on voit l'assemblage des vêtements les plus disparates, et que leur réunion ne choque pas trop l'œil.

La confection de velours, le boa et même le manchon oseront souvent se marier avec le chapeau de paille et la robe de mohair ou de foulard.

Permettez-moi en amie, en mère prévoyante, de vous donner en passant un conseil d'hygiène. Le docteur sera, j'en suis certaine, complètement de mon avis à cet égard.

Ne vous laissez pas prendre aux agaceries du soleil et ne le prenez pas au sérieux en cette saison ; s'il vous envoie trop de chaleur à certaines heures de la journée, résistez à la tentation et ne vous découragez pas trop promptement. A l'automne et en printemps s'en vont, dit-on, les poitrinaires ; moi, j'affirme que le printemps fait plus de victimes que la saison où le pampre jaunit, où le soleil éteint ses rayons, et que ce sont les imprudences commises au printemps que l'on paye à l'automne. En cette dernière saison on est plus disposé à se prémunir contre les premiers froids, on prend des précautions, on se couvre en prévision, on est heureux de revoir la bûche flamber dans l'âtre du château, fenêtres toutes gaies et ouvertes, le feu pétille et illumine de sa gaieté les derniers beaux jours.

Continuez donc encore le feu dans vos maisons, malgré les beaux jours comme celui de la mi-carême. Sortez encore chaudement vêtues, et surtout ne quittez ni les petits pantalons de flanelle préservateurs, ni les jupons courts assortis, ni les gilets de flanelle. A mon idée, ils sont plus utiles maintenant qu'à aucune autre époque de l'année.

C'est surtout à une messe de mariage que la différence des toilettes se fait sentir, surtout dans la classe moyenne. Elles peuvent se classer en deux catégories : on y voit les toilettes toutes flamboyantes neuves créées pour la circonstance ; elles devancent un peu la saison, car on ne veut pas recommencer ses emplettes lorsque les beaux jours seront décidément arrivés.

Puis les toilettes de l'hiver, qui en ont fait les beaux jours. Combien elles paraissent fanées à côté des premières ! N'allez pas croire que ce sont les personnes les moins fortunées de la réunion qui se soient refusées à faire des frais pour la circonstance ; bien au contraire.

Ces observations, je les faisais à une messe de mariage à laquelle j'assistais la semaine passée ; d'un côté, toutes toilettes fraîches, chapeaux de paille, châles ou écharpes de dentelle, robes claires tout enguirlandées de dentelles blanches ; de l'autre, robes de velours et de faille, chapeaux sombres avec plumes blanches pour les égayer.

La toilette la plus réussie, tenant des deux extrêmes, est celle que je vais vous décrire ; on sentait qu'elle était créée pour la circonstance, moitié pour recevoir les rayons du soleil, moitié pour affronter les giboulées.

Jupe de velours à la traîne majestueuse sur laquelle se croisaient deux écharpes de grenadine de soie noire à petits carreaux clairs séparés par des raies satinées ; ces écharpes, gracieusement drapées, s'enroulaient l'une l'autre par derrière à l'aide d'un flot de dentelle de Chantilly noire qui, artistement coquillé, retombait en cascade sur la traîne.

Corsage de velours noir décolleté carrément, aux manches absentes, remplacées par des manches de grenadine, une magnifique application d'Angleterre posée à tête bêche garnissait les basques du corsage et encadrait le décolleté. Un bouquet de violettes de Parme était posé en engageant dans le petit coin de décolleté.

Par-dessus une gracieuse mantille de dentelle noire qui abritait en laissant voir tous les détails de cette toilette bien comprise. Chapeau-capote d'une forme ravissante, en surah ivoire avec grosses touffes de feulettes blanches genre bruyère au feuillage sobre, d'où s'élançait une fière aigrette aux brins légers et vaporeux.

La mariée mérite une mention spéciale. Mignonne créature faite au tour, brune agaçante aux yeux pétillants, pied cambré emprisonné dans sa bottine de chevreau, main de duchesse, enfin ensemble très-réussi à laquelle cette toilette seyait à merveille :

Robe de faille blanc d'argent, et non blanc

crème, ce qui, pour une mariée, est hors d'appropos, à longue traîne doublant au moins la grandeur de la mariée.

Sur le devant, deux écharpes plissées posées de biais avec ruches d'étoffe effilées dans le bas d'où émergeait un plissé de crêpe lisse.

La première écharpe, assez courte, partait du côté gauche près des plis creux de la traîne, traversait la jupe et venait se relier de l'autre côté par un pouff de faille dont la patte retenait la pointe de la seconde écharpe ; celle-ci, plus ample que la première, se terminait en pointe de mantille, et les pans retombaient élégamment sur la traîne. Le jupon de dessous ne restait pas vide, mais était recouvert dans toutes les parties laissées libres par les écharpes de plissés de crêpe lisse du meilleur effet. A la basque du corsage-eurasse, à l'encolure et aux manches se retrouvait ce même plissé qui, au cou, encadrait une simple ruche vaporeuse en tulle illusion.

Par une précaution que toute couturière devrait prendre, la traîne de la mariée ne perdait jamais de sa grâce, soit qu'elle s'assit à droite ou à gauche, qu'elle s'agenouillât ou restât debout. Les jupons de dessous étaient bagués avec la robe de dessus, de sorte qu'il y avait un ensemble très-réussi des uns avec les autres, et que la mariée n'avait nul souci pour chercher sa pose.

A toute toilette habillée, je recommanderai cette manière de faire, elle est fort heureuse dans ses résultats. Plus de jupes se dépassant les unes les autres mal à propos, si le tuyautage, le plissé ou la dentelle du juponnage font partie de la toilette. A la couturière de mesurer exactement la distance à parcourir et de dire au jupon : Tu n'iras pas plus loin.

MARIE DE VALOIS.

L'ART DE MEUBLER UN SALON.—La disposition d'un salon, disait Mme Delphine de Girardin, est comme celle d'un jardin anglais : le désordre apparent n'est pas un effet du hasard ; c'est, au contraire, le suprême de l'art, c'est le résultat des combinaisons les plus heureuses. Il y a des massifs de chaises et de canapés comme il y a des massifs d'arbres et d'arbustes. Ne faites pas de votre salon un parterre, mais un jardin anglais. Dans les salons symétriquement disposés, les premières heures de la soirée seront mortellement ennuyeuses ; tant que les meubles sont en ordre, les conversations sont languissantes et froides ; ce n'est que vers la fin de la soirée, lorsque la symétrie se trouve rompue, lorsque le mobilier a cédé malgré lui aux nécessités, aux intérêts de la société, que les causeries s'établissent et que l'on commence à s'amuser, et au moment où l'on commence à s'amuser on s'en va ! Savez-vous alors ce qu'il faut faire ? Il faut étudier le désordre de votre salon. Ce désordre intelligent doit être pour vous un enseignement. Regardez tous ces sièges encore placés de la manière qui a été la plus commode pour la conversation ; il semble même qu'ils soient restés là pour causer entre eux. Prenez garde, ne les déplacez pas ; respectez leur disposition ingénieuse, et que le désordre de ce soir devienne votre arrangement de tous les jours.

CONSEILS D'HYGIÈNE PRATIQUE

Une femme n'avoue jamais qu'elle a des cors, elle se contente de souffrir en silence. C'est entendu, madame, vous n'avez pas de cors, mais si votre mari en a, cela n'a rien d'extraordinaire—un homme !—conseillez-lui le système suivant :

Règle générale : on n'enlève jamais un cor avec un instrument tranchant ; c'est toujours à recommencer.

Voilà mon remède :

Prenez un bain de pied et enlevez avec l'ongle toute la partie saillante du cor, puis, prenez un crayon de nitrate d'argent, humectez-en le bout et promenez-le en appuyant légèrement sur toute la surface de l'épiderme endurci et même un peu au delà sur l'épiderme sain. Il ne faut pas que cette opération dure plus d'une minute.

Laissez le pied à l'air cinq minutes environ.

Dix ou douze jours après, autour du cor, il y a un cercle noir qui, peu à peu, se soulève dans son pourtour, exercez une légère traction avec les doigts, comme si vous vouliez enlever une peau morte, le cor viendra à vous sans douleur, et à peine, quand vous aurez à enlever le milieu de la circonférence, c'est-à-dire le cor lui-même, ressentirez-vous une légère piqûre et vous serez débarrassée d'une souffrance gênante.

MOYEN D'EXPULSER DU LARYNX LES CORPS ÉTRANGERS.—Comme notre vie dépend souvent de peu de choses et combien une perte de temps de quelques secondes peut la compromettre !

L'un des vôtres a-t-il avalé une arête, une épingle, un grain de travers, comme on dit vulgairement, et qui s'est engagé dans les voies respiratoires ? Voici un moyen de le soulager de suite, que notre bon docteur ne connaît peut-être pas. Je ne lui fais pas de tort en vous l'indiquant ; en cas d'insuccès du moyen que j'indique, allez le chercher, si bon vous semble, pendant que nous opérerons.

Faites coucher votre malade à plat ventre sur un banc ou sur un lit de repos, la tête dépassant l'extrémité du meuble, ordonnez-lui de prendre une forte aspiration, puis, lorsque les poumons seront remplis d'air, frappez un ou deux coups violents dans le dos avec un oreiller ou un coussin rendu ferme par la compression.